

# **La querelle de l'universalisme**

## **A-Les critiques de l'universalisme**

### **1 -L'universalisme, une mystification.**

L'universalisme fondé sur une identité humaine partagée est critiqué comme étant une mystification. Plus précisément une idéologie au sens marxiste, c'est-à-dire un système d'idées dont la fonction est tout à la fois de dissimuler et de légitimer un état de fait, état de domination, d'oppression et d'exploitation qui est injustifiable. Et en effet, dans des sociétés où l'universalisme est proclamé il va de pair avec des inégalités réelles. Les hommes sont en droit libres et égaux, le suffrage est universel, mais cela n'empêche pas qu'il existe des classes sociales exploitées, des peuples colonisés, des femmes dans un statut social subalterne. Un droit qui affirme l'égalité humaine en vient à masquer les inégalités réelles. Le sens de l'universalisme qui se veut libérateur se retourne alors contre lui-même. L'universalisme devient conservateur dès lors qu'il est le moyen de conserver un système social réel et dans lequel sont bafouées les valeurs qu'il proclame.

La critique de cette torsion entre les mots et les choses a été systématisée par la « New Left » américaine en l'appliquant à toutes les « identités » masquées par l'universalisme. Ces « identités » sont des manières d'être dans des statuts sociaux figées par un mélange de déterminismes qui sont tout à la fois physiques, psychologiques et

sociaux. Figé dans ces identités, on ne peut être qu'opresseur ou opprimé, dominant ou dominé, homme ou femme, blanc ou noir, occidental ou colonisé, homosexuel ou hétérosexuel, etc. L'universel proclamé par les déclarations des droits humains a pour fonction de masquer les relations sociales réelles, relations de discrimination, de domination et d'oppression. De la sorte chaque individu, qu'il le veuille ou non, se trouve enfermé dans une identité. Ces identités sont assignées aux individus par un déterminisme social structurel et binaire, dominant ou dominé. Le dominé est seul capable de parler de son état, le seul légitime pour exprimer ce qu'il subit du fait de son statut social. Toute société serait alors structurée par un cadre binaire et l'universel n'est plus qu'une duperie car sa fonction est de dissimuler les intérêts des dominants. La prétendue « civilisation » qui était présentée comme une marche vers la vérité de l'humanisation, n'aura été que le masque de la colonisation. Dans l'universel humain il se trouverait que des êtres humains seraient moins humains que d'autres.

## **2- Le relativisme**

Le relativisme est sans doute une position philosophique encore plus décisive pour critiquer l'universalisme. En effet la critique ne vise pas seulement à dévoiler une mystification, mais à poser directement la question : qu'est-ce qui fait l'unité de l'espèce humaine, y-a-t-il des caractères communs aux êtres humains. Or, dès la Grèce antique un sophiste, Protagoras, avait affirmé que « *L'homme est la mesure de*

*toutes choses* ». Ce qui signifie qu'il n'y a aucune mesure de l'homme lui-même et par conséquent que, de l'homme, tout est possible. D'où le relativisme, pour lequel les manières d'être homme sont totalement diversifiées dans l'espace et le temps. Cette dispersion a comme conséquence que les normes de l'humain étant diverses au point d'être contradictoires, il est impossible de déterminer ce qui serait commun à la totalité des humains. Montaigne l'exprimait en ces termes : « *chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage* » et « *on ne voit presque rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat* ». Du scepticisme de la Renaissance jusqu'à l'ethnologie, l'anthropologie et la sociologie contemporaines, l'humanisme universaliste s'est retourné en un humanisme pluraliste et relativiste. C'est dans la pluralité que l'humanité déploie sa richesse, sa vitalité, sa vérité. Ces sciences sociales ont critiqué le concept de « civilisation » en tant que soutien du colonialisme, et ont dispersé dans l'espace une humanité que l'on supposait en devenir dans une continuité temporelle et historique. Dès lors toutes les manières d'être des êtres humains sont relatives à des faits qu'il faut apprendre à connaître sans avoir aucun point de vue qui permettrait de les juger. Elles sont caractéristiques de cultures différentes et on ne voit pas à quel titre l'une d'entre elles pourrait être considérée comme plus humaine qu'une autre.

### **3- L'homme dans la nature**

Une autre critique de l'universalisme et de l'humanisme provient d'une nouvelle considération et valorisation de la nature. L'universel

humain est anthropocentriste. Or ce n'est pas l'homme qui a une valeur intrinsèque, mais ce d'où il vient et ce qui lui permet de vivre, c'est-à-dire la Nature. Par conséquent ce n'est plus Dieu ou l'Humanité qui sont les seules sources de valeurs. On revient de la conquête de l'autonomie par l'homme à une hétéronomie. Ce qui est source de valeur c'est la Nature, lieu et origine de la vie. Et il faut dépasser un humanisme mortifère parce que l'espèce Homo-sapiens est en train de détruire les conditions de possibilité de la vie sur terre, notre patrie. Donc l'anthropocentrisme doit faire la place au biocentrisme, au zoocentrisme et à l'écologisme. Le biocentrisme, car ce ne sont pas Dieu ou les dieux qui sont sacrés, mais le fait de la vie elle-même. Il est manifeste que, dans nos sociétés, c'est la vie elle-même qui n'est plus seulement un fait, mais devient une valeur. Le zoocentrisme, puisqu'il va de soi que le respect de la vie implique celui des êtres vivants. L'écologie enfin, car ce n'est pas le fait de la vie ni l'existence des vivants qui sont sacrés, mais les conditions qui rendent possible la présence de la vie sur terre. La biosphère et la biodiversité impliquent l'écologie. La conséquence est que l'homme n'est qu'une partie d'un tout qui le dépasse complètement. La nature était là avant lui et existera après lui, c'est elle qui a pris la place de l'universel et il faut en finir avec un humanisme universaliste.

## **B- Critiques des critiques de l'universalisme**

### **1-L'universalisme n'est-il qu'une mystification ?**

S'il est vrai que l'universalisme a été et peut encore être le masque de discriminations, est-ce qu'il n'a été, est, et ne sera jamais que cela ?

La Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948 affirme dans son préambule « *...la dignité inhérente à tous les membres de la famille humaine et de leurs droits égaux et inaliénables constitue le fondement de la liberté, de la justice et de la paix dans le monde* ». Ce sont à l'évidence toutes les formes de racisme et d'exclusion du genre humain qui s'étaient manifestées au cours de la seconde guerre mondiale qui sont visées. Cette guerre fut l'occasion d'un déchainement de violence fait par des hommes contre d'autres hommes qui n'a pas d'équivalent dans l'histoire humaine. Hannah Arendt a dû construire le concept de « **mal absolu** » lorsque ce mal devint « **banal** », c'est-à-dire à la fois général et normalisé.

D'autre part, dans ses articles 22 à 25, la Déclaration de 1948 intègre de nombreux droits dits sociaux, comme le droit au travail, le droit à la protection contre le chômage, à l'égalité salariale, au repos, à l'éducation gratuite etc. Mireille Delmas-Marty, juriste française, a reconnu que cette Déclaration universelle avait légitimé et soutenu les luttes des peuples colonisés. Il faut également remarquer que la quasi-totalité des entreprises de discrimination et de domination n'ont pas utilisé l'universalisme humaniste pour dissimuler le sens de leurs actes. Tout au contraire, elles ont développé des idéologies dans lesquelles le partage entre les vrais hommes et les sous-hommes était systématiquement justifié par une argumentation raciste. Au total la

thèse de l'unité de la « famille humaine » de la Déclaration universelle des droits de l'homme est la seule qui permette de s'opposer sans chicaner à toutes les entreprises de discrimination entre les êtres humains. Avant même son adoption la thèse des droits humains universels a permis de créer une justice pénale internationale lors des procès de Nuremberg et de Tokyo. Il en sera de même pour les procès de l'ex-Yougoslavie, du Rwanda, et pour toutes les interventions passées, présentes, et futures, de la Cour pénale internationale (CPI).

La position de la « New-Left » américaine selon laquelle chaque individu humain subit dès sa naissance une « *identité socialement construite* » est à la fois juste et contradictoire. Il est en effet juste de critiquer avec vigilance les discriminations subies par des minorités dont l'identité est de nature ethnique, sexuelle ou religieuse. Mais la visée de cette critique des discriminations est l'émancipation de ceux qui en souffrent afin qu'ils puissent jouir d'une liberté concrète, condition pour l'épanouissement des possibilités de chaque être humain. Se figer dans le carcan des identités c'est renoncer à sa liberté et au champ des possibles.

Franz Fanon, philosophe, psychiatre, militant anticolonialiste, écrit dans son livre *Peau noire, masque blanc*, « *Que cesse à jamais l'asservissement de l'homme par l'homme...Qu'il me soit permis de découvrir et de vouloir l'homme, où qu'il se trouve. Le nègre n'est pas. Pas plus que le Blanc* ».

## **2- Le relativisme**

Il y a un humanisme relativiste qui conduit à un scepticisme éthique. Pour le relativisme, parler au nom d'un bien en soi et universel ne fait rien de plus que d'absolutiser les valeurs en réalité relatives à une culture particulière. Mais ce culturalisme relativiste se contredit. Au nom de l'humanité il considère que toutes les « cultures » sont légitimes du simple fait qu'elles existent et que de ce fait, elles se valent toutes. Si bien que les faits typiques d'une société humaine sont considérés comme des valeurs. La contradiction interne au relativisme est que, au nom de la position humaniste de l'égalité des cultures, il n'est pas légitime de dénoncer leur part d'inhumanité. Toutes les coutumes traditionnelles sont justifiables et respectables parce qu'elles sont dans l'ordre des normes d'une culture, et par conséquent « *aucune critique externe n'est légitime et aucune critique interne n'est possible* ».

Pour sortir de cette contradiction il faut relativiser le relativisme. S'il faut éviter de favoriser une civilisation dominante comme on le fait de l'uniformisation culturelle, il faut également distinguer deux niveaux de normes sociales et morales : celui des normes variables et celui des « *normes sociales constantes relevant du respect dû à l'humanité comme telle : ne pas tuer, ne pas mentir, ne pas porter préjudice à autrui* ». Il faudra donc bien présupposer en tout homme quelque chose comme un « sens moral » qui sera à même de freiner les sociétés quand elles deviennent incapables « *d'accéder à l'humanité comme telle* ». Et ici, on rencontre inexorablement la

question de savoir quelle est cette part de l'humanité en l'homme, qui fait l'homme, autrement dit : qu'est-ce que l'homme ?

### **3- La nature a-t-elle une valeur intrinsèque ?**

Affirmer que la nature à une valeur par elle-même sans présupposer qu'elle est l'œuvre d'une intention divine conduit à une contradiction. En effet, déterminée par des causes physiques et biologiques, elle n'est que ce qu'elle est dans sa pure factualité. Il n'y a de point de vue sur la nature que pour les hommes qui la pensent, l'habitent, et la modifient, et c'est cette présence effective des hommes dans la nature qui la valorise. D'autres vivants sont aussi dans la nature et en valorisent la part nécessaire à leur vie, mais ces valorisations sont partielles et en lutte les unes contre les autres. C'est seulement pour l'homme que « *la nature fait un tout, en idée comme en réalité* », lui seul peut considérer les espaces naturels dans leur globalité et donc dans leur équilibre général, ce qui n'est rien d'autre que l'écologie.

C'est ce que dit F.Wolff , p. 101

*« La nature ne peut donc tenir sa valeur que de nous autres humains. Cela ne diminue en rien notre obligation à son égard ; cela lui donne au contraire un sens : si l'humanité a une valeur absolue, la nature, elle, a une valeur relative à l'humanité, laquelle a le devoir absolu de défendre les équilibres écologiques, de sauvegarder la planète, et de préserver la biosphère, afin que la vie de l'humanité présente et celle*



*de toute humanité future demeurent possibles dans les meilleures conditions. Si et seulement si l'humanité a une valeur en soi. »*

Est-ce donc que l'humanité ne vaut rien ? Est-elle destinée à se détruire en détruisant la nature en même temps que les conditions de sa propre vie, et au total de toute vie ? Est-ce que l'humanité ne sera en définitive qu'une erreur dans le mouvement aveugle et immémorial de l'évolution des espèces et plus encore du temps cosmique ? La question sur *le sens d'être un homme* et sur *le sens du monde*, question née avec la philosophie, va-t-elle s'effacer dans le pessimisme d'un nihilisme contemporain qui ne peut plus que constater l'absence de sens de cette présence de l'homme, du monde, et de l'homme au monde.

### **C- Qu'est-ce-donc qu'un homme, quel est le « propre » des êtres humains ?**

p.102, Wolf écrit : *« Assassins, guerres, tortures, massacres, exterminations, génocides, il n'est pires ennemis des hommes que d'autres hommes. Du point de vue (inatteignable) d'un juge impartial, il n'y aurait donc rien à sauver de l'espèce humaine. Le verdict serait sans appel : qu'elle s'autodétruisse au plus vite, afin de laisser à l'évolution quelque chance de faire naître demain une nouvelle espèce d'Homo plus pacifique ».*

Si l'humanité est la seule source de valeur, mais si en même tant elle ne vaut rien, on se retrouve face à une

contradiction insurmontable. Il serait en effet impossible de déduire cette valeur de l'homme qui seule pourrait fonder la possibilité de l'humanisme et rassembler les membres du genre humain d'une manière universelle. C'est ici que l'humanisme prendrait tout son sens universaliste, s'il était possible de fonder la valeur de l'homme sur ce qu'il est, sur *son être* même. Nous voilà revenus à la question « qu'est-ce que l'homme ? » ; seule sa réponse pourra nous apprendre si oui ou non l'homme est porteur d'une capacité propre qui fonde son humanité et qui est partagée universellement parmi les hommes.

La réponse classique est que l'être de l'homme c'est la raison en œuvre tant dans la connaissance que dans l'action. La thèse de Francis Wolf est que cette aptitude à la raison est « *la disposition anthropologique au langage, c'est-à-dire la capacité des hommes à se parler les uns aux autres à propos du monde, autrement dit à raisonner ensemble* ». Il appelle cette capacité fondatrice « *raison dialogique* » parce que c'est « *une rationalité qui se forge et s'éprouve dans le dialogue* » entre les hommes.

**Francis Wolff énonce ainsi sa thèse générale sur cette rationalité propre à l'homme p.129 et p.130 :**

« *La différence humaine, il ne faut pas la chercher ni dans le cerveau, ni dans la bipédie, ni dans la technique, ni même dans la culture, ni dans l'intelligence, ni dans l'esprit, ni dans la conscience. C'est l'union indissociable du langage et de la raison qui permet de rendre raison des autres « propres humains », et notamment de la*

*structure de la conscience, de la liberté, et finalement de la science et de la morale ».*

Dès lors, Comment fonder l'humanisme et rassembler les êtres humains dans un champ d'universalité dans le temps et l'espace ? Sur quoi peut-on fonder l'idée d'humanité comme communauté éthique ? L'éthique se distingue de la morale au sens où la morale concerne plutôt une interrogation et une recherche sur la valeur des valeurs, alors que l'éthique serait plus du côté des manières d'être et de faire qui relèvent des mœurs. Une communauté éthique c'est l'égalité de la valeur de tous les hommes qui doivent être a priori tenus comme méritant la même considération. C'est le seul fait d'être un homme qui serait alors porteur de valeurs, ou encore, on pourrait fonder la valeur de l'humanité sur son être même.

### **1- Le langage, l'être de l'homme.**

Les termes le plus souvent cités pour définir le propre de l'homme sont la conscience et l'esprit. Or nous savons maintenant qu'ils peuvent aussi caractériser des êtres infra humains, animaux ou machines.

Les animaux disposent d'une conscience qui consiste à éprouver en eux une sensation ou un désir en relation avec des données extérieures. Cette conscience est éprouvée comme un affect interne en relation avec un événement externe. Les animaux mettent en relation un affect et une représentation de telle sorte qu'ils peuvent agir et ne pas seulement réagir. En réalité, le bien de l'animal n'est autre que le

simple fait d'être. L'animal est pris dans le cercle du désir et du plaisir, du mouvement et du repos et sa conscience est immédiate et subie, elle n'est pas réflexive.

« L'esprit » artificiel des machines, quant à lui, calcule et raisonne logiquement, c'est une faculté logique d'inférence du type « si A donc B ». Cette faculté de raisonner est même devenue supérieure en puissance à celle des humains. Il reste qu'une machine réagit mais n'agit pas, qu'elle est dénuée d'intériorité et n'a pas de conscience. Sa fonction est de réaliser ce pourquoi elle est faite, sa finalité est externe et non interne comme celle des bêtes. Comme dit Jean-Louis Dessalles, dans *Des intelligences très artificielles*, « On peut remarquer à propos des systèmes d'Intelligence artificielle, qu'ils sont incapables d'effectuer des négations et qu'ils ne voient de problèmes nulle part. Pour eux rien n'est impossible. Le fait qu'un chat ponde des œufs se verra tout au plus affublé d'une probabilité faible ».

On peut déjà remarquer que la possibilité d'approuver ou de nier est propre au langage humain. Or ce qui importe pour la survie des bêtes c'est l'adaptation spontanée de leurs réactions aux modifications du milieu. Tout cela est au service de la vie qui est bien la **finalité interne** du vivant.

Qu'est-ce qui alors serait propre à l'homme et l'homme seul ? Pour répondre à cette question, on peut reprendre le terme grec de **logos**. L'homme est l'être qui possède le *logos*, c'est-à-dire qu'il possède à la fois **la parole** et la capacité à s'assurer que sa **pensée est**

**juste.** Ce qui importe c'est que chacune de ces propriétés, pensée et parole, est la condition de possibilité de l'autre.

## **2- Le socle de l'humanisation.**

La source de ce *logos* ce n'est pas la raison classique, mais un évènement qui advient à l'homme par la médiation du langage. Parler, c'est parler à quelqu'un et parler de quelque chose, c'est instituer le « je » et le « tu » pour attribuer des propriétés à des êtres et à des objets du monde. Les positions du « je » et du « tu » sont réversibles de sorte que la structure de la parole est toujours un dialogue à propos d'un objet quelconque dont on veut déterminer ce qu'il est. Mais parler ce peut être aussi se parler à soi-même et intérioriser les positions du « je » et du « tu ». Le langage humain n'est alors pas simplement un système d'expression et de communication qui viendrait extérioriser un sens déjà constitué. Ce langage est le lieu de la constitution d'un sens qui est l'œuvre d'un dialogue avec soi et les autres et qui en vient à savoir que cela est bien cela, et pas autre chose. C'est ce que F. Wolff appelle une « *rationalité dialogique* » et qui est précisément le propre de l'homme.

La condition humaine ainsi caractérisée, c'est l'un, c'est l'autre, et ce sont les choses du monde qui leur sont données et qu'ils mettent en partage.

Le triangle dialogique est constitué de deux locuteurs et du monde objectif. Les deux locuteurs parlent du même monde, et ils parlent l'un pour l'autre afin de justifier ce qu'ils affirment sur les objets du monde. Cette situation triangulaire est comme une scène

primitive de l'humanité : deux hommes qui constituent un monde d'objets hors d'eux et un monde commun entre eux. Supprimer l'un des points de ce triangle c'est pour les hommes se détruire dans un face à face invivable et dans un monde qui s'éteint. L'autre devient n'importe quel autre ou un autre virtuel, et je me perds en moi-même.

### **3- Les strates de l'humanisation**

#### **a- L'objectivité du monde et la liberté de l'homme**

Le langage humain transforme les croyances. A l'inverse de l'animal, l'homme est capable de redoubler une croyance par une autre croyance, la première croyance étant interrogée, affirmée ou niée, selon le vrai ou le faux. Ce redoublement implique la conscience de soi, l'usage du « je » et du « tu » intériorisé dans dialogue de soi avec soi. *« Les pensées pour soi-même, dit Wolff, ne sont que l'intériorisation d'un mode d'adresse à autrui. C'est comme si l'on avait acquis l'objectivité du monde dans le dialogue et qu'on la retrouve dans les replis de sa propre pensée. »*

Ce premier degré de rationalité dialogique a aussi un effet dans le domaine de l'action et sur la liberté de l'homme. Si l'animal éprouve des affects, l'homme éprouve des désirs. Mais de même qu'il est capable de redoubler une croyance, il peut aussi à l'inverse de l'animal, redoubler un désir. Il peut se représenter un désir, l'interroger et vouloir ou non agir pour le satisfaire. Il peut ainsi se situer dans un deuxième ordre du désir qui consiste à désirer ou non le premier désir. Comme la croyance est redoublée pour être ou non

validée, le désir est conçu comme légitime ou non en regard de l'action qu'il exige pour être satisfait. L'homme éprouve un désir, mais n'en approuve pas nécessairement la réalisation. « *Être libre pour l'animal conscient et parlant qu'est l'homme, c'est avoir une conscience informée par la raison dialogique* dit Wolff ». J'expérimente en moi un autre désir portant sur mon premier désir et je sens que je peux agir comme je veux. « *Le premier désir est de l'ordre de la passion. Ce que l'on peut appeler « raison » c'est la raison dialogique, l'accès à ce dialogue solitaire qui suppose la faculté de langage* ». Il y a là quelque chose comme une liberté au sens où, dans la structure dialogique interne à l'homme, apparaît un moment de médiation offert à sa libre volonté.

## **b- Le savoir et les valeurs**

L'humanisation s'affirme lorsque le redoublement de la croyance interroge les raisons par lesquelles cette croyance est vraie. Ce qui est affirmé comme vrai devra être validé par un jugement provenant d'une source de vérité objective, qu'il s'agisse d'un témoignage des sens ou de la conclusion d'un raisonnement. Mais c'est nécessairement dans une structure dialogique que l'on va rendre raison de ce que l'on affirme pour en rendre compte à autrui et à soi-même. C'est ainsi qu'une source commune de vérité pourra être partagée. Mais à ce niveau de rationalité, ces sources de vérité peuvent encore être contestables et contestées.

Du point de vue de l'action, apparaissent des valeurs qui seront autant de raisons d'agir. Celui qui n'agit que selon ses désirs n'est qu'un agent, tandis qu'un sujet agit selon ses volontés et de plus, c'est une personne qui agit selon des valeurs. Ces valeurs données comme des bonnes raisons d'agir seront considérées comme des fins en soi et pas seulement comme le moyen d'une autre fin.

Mais bien des philosophes ont montré qu'en vérité ces valeurs dissimulent l'égoïsme ou l'amour propre. Par ailleurs les valeurs sont multiples et même contradictoires, ce qui peut justifier le relativisme.

### **c- L'accès à l'universel, la science et l'éthique**

#### **La science**

Pour justifier un jugement il faut se rapporter à une source de vérité ou avoir confiance en une autorité. « *Peut-il y avoir un savoir vraiment universel qui ne reposerait sur aucune croyance ?* » Oui, au sens où un savoir rationnel est obtenu par des modes de connaissances universalisables. C'est bien ce savoir que nous appelons la science, une connaissance à la fois rationnelle et empirique qui diffère de toutes les pseudo-connaissances, comme sont par exemple l'astrologie ou l'alchimie. Elle ne se présente jamais comme possédant la vérité, mais comme visant des connaissances vraies, et pour ce faire elle ne fait appel à aucune autre source qu'à sa propre démarche. « *La science se définit par des procédures universelles : elle ne vise pas à faire partager des croyances, mais à abolir toute croyance puisque la science est le discours des savoirs universellement partageables* ». Et le savant, parce qu'il est sans cesse en « *quête indéfinie de*



*l'objectivité absolue* », dans une posture de surplomb de sa propre personne, peut-être caractérisé par trois critères : l'impersonnalité, le désintéressement, et le doute systématique. Ce qui permet une réponse à notre question : « Qu'est-ce donc que l'homme ? : « *C'est l'être qui peut s'abstraire de soi pour comprendre le monde en soi* ».

### **L'éthique**

Si comme sujet l'homme peut agir librement, comme personne il justifie ses actes par des valeurs, mais il n'y a pas de valeur universelle. La question se pose alors nécessairement de savoir s'il y a un bien universel pour l'humanité qui puisse se fonder sur l'humanisme et rendre possible l'universalisme ?

La thèse de Francis Wolff est que la valeur de l'homme est ancrée dans son être. Et son être, c'est la rationalité dialogique constituée par le « je », le « tu » et le monde dont ce « je » et ce « tu » peuvent parler.

**Voici les textes qui ponctuent ces propos : (p. 255-257)**

*« L'être dialogique est causant. Et causer à tout prix avec n'importe qui, c'est déjà l'éthique appliquée dans son universalité. Car si éloigné que l'autre soit de moi, si différent qu'il semble par ses croyances ou sa culture, dès lors que nous parlons, je m'aperçois qu'il n'est presque rien de lui que je ne puisse faire mien ».*

*« Chaque être humain aspire à la relation de réciprocité infinie comme à la réalisation de sa propre essence dès lors qu'il est en situation dialogique ».*

Nous pouvons maintenant conclure par la réponse ultime à notre question initiale : **qu'est-ce que l'homme ?**

**Un être scientifique au sens où :**

*1/ « La science se définit par une relation d'objectivité idéale, (...) son objet final c'est un monde vu de nulle part qui ne serait dit par personne ».*

**Un être éthique au sens où :**

*2/ « L'éthique se définit par une relation intersubjective idéale, où chacun considère tous ceux à qui il peut parler comme il se considère lui-même et réciproquement : un monde commun, vu de toutes parts et dont on pourrait parler avec tous. Tel est le fondement de l'universalisme, cette éthique humaniste de l'égalité et de la réciprocité qui s'incarne dans l'être de tout homme.*